



Revue de sociolinguistique en ligne

n° 25 – janvier 2015

*L'autotraduction : une perspective
sociolinguistique*

Numéro dirigé par Christian Lagarde

SOMMAIRE

- Christian Lagarde : *Des langues minorées aux « langues mineures » : autotraduction littéraire et sociolinguistique, une confrontation productive.*
- Rainier Grutman : *L'autotraduction : de la galerie de portraits à la galaxie des langues.*
- Christian Lagarde : *De l'individu au global : les enjeux psycho-sociolinguistiques de l'autotraduction littéraire.*
- Julio-César Santoyo : *Consideraciones acerca del estatus actual de la autotraducción en la Península Ibérica.*
- Xosé Manuel Dasilva : *Los horizontes lingüísticos del autotraductor. Una visión a partir del contexto de Galicia.*
- Elizabeth Manterola Agirrezabalaga : *La autotraducción en el contexto vasco : entre distancia interlingüística y la constitución de un campo literario nacional transfronterizo.*
- Katixa Dolharé Çaldumbide : *L'autotraduction comme résistance aux idéologies aliénantes et voie vers la paix : l'exemple de l'œuvre d'Itxaro Borda au Pays basque nord (Iparralde).*
- David ar Rouz : *De l'autotraduction à la traduction de soi : éléments de réflexion bretonne.*
- Erwan Hupel : *Le cœur et l'esprit : déchirements et stratégies d'autotraduction chez quelques auteurs bretons.*
- Joan-Claudi Forêt : *L'auteur occitan et son double.*
- Turo Rautaoja & Yves Gambier : *L'autotraduction : une pratique ancienne, un concept ambigu. Le cas du Suédo-Finlandais Karl Ekman.*
- Peggy Pacini : *L'autotraduction chez Grégoire Chabot : médiation, transmission, survie d'une communauté et d'une littérature de l'exigüité.*
- Michel Calapodis & Elisa Hatzidaki : *Du bilinguisme littéraire à la diglossie socio-historique : le cas de l'œuvre de Vassilis Alexakis.*
- María Recuenco Peñalver : *Vassilis Alexakis ou le paradoxe systématique de l'autotraduction.*
- Olga Anokhina : *Les traductions vers l'anglais de Vladimir Nabokov : traduction ou autotraduction ?*
- Helena Tanqueiro & Meritxell Soria : *Análisis traductológico de referentes culturales en La testa perduda di Damasceno Monteiro de Antonio Tabucchi.*
- Chiara Montini : *S'autotraduire en traduisant les mots : la vie entre deux langues de Dolores Prato.*
- Delfina Cabrera : *Écrire en « demi-langue ». Multilinguisme et autotraduction dans les premiers scénarios de Manuel Puig.*

L'AUTOTRADUCTION COMME RÉSISTANCE AUX IDÉOLOGIES ALIÉNANTES ET VOIE VERS LA PAIX : L'EXEMPLE DE L'ŒUVRE D'ITXARO BORDA AU PAYS BASQUE NORD (*IPARRALDE*)

Katixa Dolharé-Çaldumbide
Université de Bordeaux – Montaigne

« Oh ! Ami, pendant que vous y êtes, pourquoi ne pas partir de deux principes à la fois ? » Stéphane Mallarmé¹

Introduction : le contexte social et politique de la littérature d'*Iparralde*

Le Pays basque est un territoire de 20 500 km², comptant environ 3 millions d'habitants. Il est partagé entre deux États, la France et l'Espagne, et divisé en trois entités inégalement reconnues d'un point de vue politique et administratif : du côté espagnol, le Pays basque est divisé en deux communautés autonomes, la Communauté Autonome d'Euskadi (trois provinces, Guipuscoa, Biscaye et Alava, représentant 35 % du territoire et 72 % de la population) et la Navarre (qui constitue une province à elle seule, représentant plus de 50 % du territoire et 19 % de la population) ; du côté français, le Pays basque s'étend sur la moitié ouest du département des Pyrénées-Atlantiques (avec 3 provinces qui n'ont qu'une existence symbolique, le Labourd, la Basse-Navarre et la Soule, représentant 15 % du territoire et 9 % de la population). C'est cette zone du Pays basque de France ou Pays basque nord (*Iparralde* en langue basque), qui n'a eu d'autre statut administratif que celui de *pays* Pays basque jusqu'à la disparition en 2010, au niveau national, de ce type de contractualisation entre État, département et région, qui constituera le cadre géographique principal de cet article.

Définissons en préambule d'une part le contexte linguistique et d'autre part le contexte sociopolitique actuel dans ce Pays basque nord. Le contexte linguistique est plutôt connu : le Pays basque dans son ensemble se trouve dans une situation diglossique d'autant plus remarquable que la langue parlée dans cette région de l'Europe n'a pas, d'après les hypothèses les plus consensuelles, la même origine linguistique que les langues indo-

¹ Ce mot célèbre de Mallarmé fut rapporté par Jean Royère au début du XX^{ème} siècle, dans un ouvrage rendant hommage au « Maître » : « Georges Clémenceau se montrait aux mardis de la rue de Rome et ne craignait pas d'y prendre la parole – ce qui était assez inusité. – Un jour, – nous apprend M. Léon Treich – il lança : 'Moi, d'abord, je pars toujours d'un principe !...', sur quoi le Maître [Stéphane Mallarmé], avec un énigmatique sourire, d'interrompre : 'Oh ! Ami, pendant que vous y êtes, pourquoi ne pas partir de deux principes à la fois ?' » (Royère, 1931 : 187).

européennes voisines (langues majoritaires comme le castillan et le français, ou d'autres langues minoritaires comme l'occitan gascon, le galicien, l'aragonais). La pratique de cette langue basque est très disparate sur le territoire Pays basque, en particulier du fait des politiques étatiques et/ou régionales très différentes d'une zone à l'autre. Nous nous intéresserons ici au seul Pays basque nord : sur l'ensemble de ses habitants, on recense 22 % de bascophones. La zone côtière Bayonne-Anglet-Biarritz – la plus densément peuplée et la plus attractive – est la moins bascophone, et plus l'on avance vers l'intérieur des terres – c'est-à-dire vers les zones les plus rurales, les moins densément peuplées et les moins attractives –, plus on trouve une forte concentration de bascophones. Soulignons au passage un décalage paradoxal : dans la zone côtière très urbanisée et cosmopolite, la transmission et la pratique de la langue basque ont fortement diminué, surtout depuis l'après-guerre, mais on observe un important phénomène de prise de conscience de cette situation de la part d'une large partie de la population, le développement récent d'une image valorisée et moderne de la langue, et de remarquables efforts de réappropriation ; au contraire, la transmission et la pratique du basque ont bien perduré dans l'intérieur du pays, mais la langue souffre encore d'une image sociale dévalorisée et passéiste, qui fait craindre une chute des statistiques dans cette zone d'ici 10 ou 15 ans. La transmission et la pratique du basque sont donc très fragiles partout – on observe dans l'ensemble une baisse de 7,3 % du nombre de bascophones depuis 1991² –, et la langue est plus que jamais menacée de disparition – le seuil de viabilité d'une langue est fixé par l'UNESCO à 30 % de jeunes locuteurs au sein d'une population donnée, seuil qui n'est pas atteint dans le cas du Pays basque nord³ –, malgré les efforts constants d'un milieu associatif extrêmement dynamique depuis une cinquantaine d'années, la conscientisation de plus en plus prégnante au sein de la société de la nécessité de sauvegarder un patrimoine linguistique et culturel millénaire, et la politique linguistique active menée par l'Office Public de la Langue Basque, Groupement d'Intérêt Public créé en 2004 qui contribue à valoriser l'image de la langue basque et à la promouvoir tant dans le milieu scolaire que dans les espaces familial et public.

Le contexte sociopolitique de ce Pays basque nord fut caractérisé jusqu'au début des années 2000 par un militantisme politiquement très idéologisé et par les manifestations violentes du groupe armé *Iparretarrak* (littéralement « les *Etarra* – membres d'ETA – du nord »), apparu dans les années 70 et disparu en 2000 (Bidegain, 2007) ; ce contexte est actuellement marqué par une nouvelle effervescence sans doute moins connue. Soulignons d'abord la création en décembre 2002 à la chambre de Commerce et d'Industrie de Bayonne de la plateforme citoyenne *Batera* (« ensemble »). Sa charte a été signée par 110 associations, syndicats et mouvements représentant une large partie de la société civile du Pays basque nord. Ce document est articulé autour de 4 objectifs, dont le dénominateur commun est la notion de proximité : co-officialisation de la langue basque, création d'une collectivité territoriale à statut particulier (comme en Corse depuis 1991 et bientôt en Alsace), d'une chambre d'agriculture et d'une université de plein exercice. L'utilisation exclusive de moyens pacifiques, et la recherche systématique du consensus le plus large possible sont également des caractéristiques indissociables de la philosophie de *Batera*.

À cette plateforme citoyenne aux revendications principalement sociales a fait écho la naissance d'un autre mouvement citoyen en 2010, aux ambitions plus politiques, *Bake Bidea* (« chemin vers la paix »). Il s'agit d'un collectif représentant divers secteurs de la vie sociale,

² Cinquième enquête sociolinguistique, Gouvernement basque/Office Public de la Langue Basque, 2011. Consultable sur le site de l'Office Public de la Langue Basque : www.mintzaira.fr.

³ « Selon l'*Atlas des langues en péril dans le monde* publié par l'Unesco en 2014, à part le corse, toutes les langues minorisées de l'hexagone risquent de disparaître. Un des critères retenus par l'UNESCO pour décider qu'une langue est en danger est que moins de 30 % des jeunes ne la parlent. C'est le cas du basque en France » (Coyos, 2014).

politique, syndicale et associative du Pays basque nord et créant des espaces de réflexion autour de la nécessité d'une résolution démocratique, politique et intégrale du conflit, avec la participation de tous les acteurs. Ce mouvement est soutenu par un très large spectre de la société basque et par la plupart des partis politiques. La naissance de ce collectif citoyen – dont l'équivalent existe au Pays basque sud, sous le nom de Lokarri (« lien ») – s'inscrit dans la continuité d'avancées historiques menées par des experts internationaux en résolution de conflits (création d'un Groupe International de Contact en 2011, conférence internationale pour la paix à Aiete le 17 octobre 2011 à Saint-Sébastien ; mise en place d'une Commission Internationale de Vérification contribuant à la vérification du cessez-le-feu annoncé par l'ETA le 20 octobre 2011 ; tenue de cinq forums citoyens entre 2012 et 2014). Dans ce contexte, et partant des principes que la résolution du conflit appartient à toute la société civile et qu'une paix juste et durable dépend de la participation de tous, le groupe Bake Bidea s'est progressivement élargi et tend aujourd'hui à représenter toutes les sphères de la société civile⁴.

Ces grands mouvements citoyens, qui se développent en parallèle des démarches plus proprement politiques, et que les médias à diffusion nationale – comme les États – semblent ignorer malgré leur importance historique flagrante, témoignent d'un engouement certain de la société civile pour la construction d'une paix saine et durable, ainsi que pour une société basque plus démocratique et plus juste, à partir de principes consensuels. Pourtant, de manière étonnante, la littérature en basque d'*Iparralde*, non seulement n'a pas anticipé ces aspirations, mais est encore en décalage, comme en arrière de son temps, par rapport à ces avancées sociopolitiques. En effet, la plupart des ouvrages publiés ces dernières années (tous genres confondus), s'inscrivent dans la continuité de ce qui s'écrivait déjà dans les années 60 et 70 : ils sont teintés de la même idée romantique du nationalisme et de l'action militante, ou se tournent vers des sujets de types régionaliste et rural (souvenirs d'enfance, réflexions sur le passé social et politique du territoire, etc.). Il existe pourtant des maisons d'édition actives et demandeuses, au vu des changements profonds qui s'opèrent en ce moment dans la société basque, et donc de l'apparition d'un lectorat potentiellement nouveau, de littérature qui rompe avec ces traditions. On peut expliquer cette situation paradoxale de plusieurs manières : par le fait que la plupart des écrivains en basque d'*Iparralde* font partie de ces générations des années 60-70 ; par la réduction constante du nombre de bascophones – donc d'écrivains – dans les générations suivantes ; par un appauvrissement de la qualité de la langue et donc des aptitudes littéraires chez les jeunes ; par la faible promotion de la littérature en général et basque en particulier dans les différentes étapes de la scolarité, de l'école à l'université – dans les sections non spécifiquement littéraires –, y compris dans le système immersif et dans la filière universitaire d'Études Basques ; par l'impossibilité pour les jeunes de mener de front vie de famille, défis imposés par le monde du travail, militantisme social et politique, et littérature ; ou encore par le caractère relativement récent des mouvements sociopolitiques évoqués. Il nous semble cependant qu'il existe des raisons moins avouables à cet état de fait, qui tiennent aux crispations idéologiques encore vivaces des milieux basques militants, potentiellement aliénantes pour les individus, qui interdisent plus ou moins consciemment aux écrivains en langue basque toute autocritique constructive audacieuse, toute dénonciation de tabous qui risqueraient de desservir « la cause », toute ouverture aux « ennemis ». Ainsi, la plupart des ouvrages écrits d'*Iparralde* en langue basque sont encore plus ou moins inféodés aux doctrines *abertzale*⁵ (ou à une certaine interprétation de ces doctrines). Ils sont donc

⁴ Pour une analyse plus précise du contexte sociopolitique actuel au Pays basque, nous renvoyons à l'ouvrage de Jean-Pierre Massias, *Faire la paix au Pays basque* (Massias, 2011).

⁵ Ce mot, qui signifie « patriote », est un terme problématique dans la mesure où il désigne au sens large toutes les personnes revendiquant leur identité basque d'une manière ou d'une autre, et au sens strict toute personne politiquement engagée en faveur d'une reconnaissance territoriale du Pays basque.

souvent écrits dans un état d'esprit de défiance par rapport à la langue et à la culture françaises, ou plutôt dans un état d'esprit de défiance par rapport aux idées d'inégalités sociales et d'asservissement politique véhiculées par une certaine représentation de la langue et de la culture françaises, dans un contexte fortement conflictuel.

Que représente en effet la langue française pour nombre d'écrivains et de penseurs basques d'*Iparralde* ? Elle est d'une part perçue comme l'instrument d'une oppression révoltante de la part du colonisateur jacobin, dont les idées universalistes cacheraient une volonté démesurée de domination. D'autre part, elle serait le support d'une « grande » littérature qui n'éprouve que mépris pour les littératures dites « régionales ». De fait, il est à remarquer que très peu de livres en langue basque écrits par des auteurs d'*Iparralde* sont traduits en français, si ce n'est des livres pour enfants. À ce propos, l'écrivaine Itxaro Borda note que, de manière générale, les écrivains en langues régionales sont souvent traduits en français une fois morts, comme s'ils n'avaient pas droit à être reconnus comme grands écrivains de leur vivant uniquement parce que leur langue d'expression n'est pas le français ou une autre langue « majeure » :

Peu d'écrits contemporains en ces langues sont traduits en français. Lorsque c'est le cas, l'écrivain est décédé, comme le géant Bernart Manciet, cette voix occitane des Landes, qui nous quitta en 2005. Le chercheur Guy Latry et le poète Jacques Roubaud joignirent leurs efforts pour publier une version bilingue consistante dans la collection Poésie-Gallimard en 2010. On dirait qu'un bon écrivain régional est un écrivain mort, comme un Amérindien héroïque ! (nous traduisons toutes les citations en basque de cet article) (Borda, 2013b)⁶

Ou alors, dans le cas de la langue basque, il semblerait que, si l'on adhère aux analyses d'Ibai Atutxa (Atutxa, 2012) et d'Ur Apalategi (Apalategi, 2013), pour pouvoir être traduit chez Gallimard, il faille écrire un ouvrage comme *Bilbao-New York-Bilbao* de Kirmen Uribe (Uribe, 2008 et 2012), ouvrage qui, pour des raisons mercantilistes, sacrifierait l'autonomie artistique chèrement acquise de la littérature basque, allant même jusqu'à renier l'histoire moderne de cette littérature, la présentant de manière rétrograde, selon une vision romantique totalement passéiste, comme un témoignage ethnographique.

Dans ce contexte, de manière logique, les auteurs d'*Iparralde* écrivant en langue basque refusent *a priori* toute traduction de leur production en français, voulant signifier par là que la langue et la littérature basques, bien que considérées comme « mineures » dans l'économie des langues et de la littérature universelle, bien que méprisées par le monde éditorial français en général, bien que souvent identifiées à l'expression de classes sociales laborieuses et peu instruites – « On juge les langues selon les personnes qui les utilisent », écrit Itxaro Borda (Borda, 2013b)⁷ –, ont une valeur égale, voire sentimentalement supérieure à la langue et à la culture « majeures » voisines, considérées comme des instruments d'asservissement de la part d'une nation « ennemie ». C'est ce que fait remarquer Itxaro Borda :

[...] certains auteurs d'Iparralde qui écrivent en basque ne veulent pas être traduits, car il leur est impossible de soutenir l'idée même que leur travail, créé en basque, serait lu dans la langue française qui a joué dans l'Histoire un rôle oppresseur et colonisateur [...] peut-être qu'ils verraient une traduction en espagnol d'un meilleur œil, dans la

⁶ « Hizkuntza hauetariko idatzi garaikide gutxi pasatzen da frantsesera. Itzultzen denean idazlea zendua da, hala nola 2005ean gure artetik joan zen Landetako okzitandar ahotsa genuen Bernart Manciet erraldoia. *Poésie-Gallimard* atalean Guy Latry ikerlaria eta Jacques Roubaud poeta uztartu ziren argitalpen elebidun mamitsuaren plazaratzeko 2010ean. Ematen du eskualde hizkuntzetako idazle ona idazle hila dela, amerindio heroikoa bezala! ».

⁷ « Hizkuntzak nork erabiltzen dituenaren arabera epaitzen dira ».

mesure où l'on n'a pas encore considéré le lien avec cette langue comme étant aussi conflictuel. (ibid.)⁸

Ces mêmes auteurs d'*Iparralde* acceptent sans difficulté d'être traduits en anglais, en espagnol, et dans toute autre langue, étant donné qu'ils ne les identifient pas – peut-être à tort ! – à des instruments offensifs contre la société basque.

De la même façon, certains auteurs basques du Sud sont réticents à être traduits en espagnol, alors que la publication de leurs textes en français ne leur pose pas de problème.

En effet nous n'avons pas la même relation au français des deux côtés de la frontière. Pour les Basques du Sud, le français est la langue brillante de la liberté et de la pensée et pour ceux du Nord, le sceau de l'humiliation subie dans la froideur de l'enfance, sans possibilité de résistance. (ibid.)⁹

Par conséquent, au fond, tant que les relations entre les langues basque, française et espagnole seront plus ou moins consciemment identifiées à des inégalités de classes sociales et/ou au conflit politique entre d'une part le Pays basque et d'autre part la France et l'Espagne, il ne pourra y avoir de production plurilingue de la part des auteurs basques, en particulier en *Iparralde*. Dans ce contexte, l'œuvre détonante de l'écrivaine Itxaro Borda, et en particulier son travail d'autotraduction, apparaissent comme tout à fait avant-gardistes. C'est ce que nous allons tenter de démontrer ici.

Présentation d'Itxaro Borda et de son œuvre

Itxaro Borda, née en 1959, est une auteure basque prolifique dont l'œuvre et tout à fait singulière. Cette écrivaine, qui s'adonne à l'écriture depuis son enfance, maîtrise plusieurs langues : en plus du basque, du français, de l'allemand, du grec, du catalan, de l'espagnol et de l'anglais, elle lit en italien, portugais, occitan gascon. Elle s'exprime dans ses textes principalement en basque et exerce son style dans différents domaines : poésie (par ailleurs genre majeur dans la littérature basque), roman (en particulier roman policier avec la détective Amaia Etxepeldoï), nouvelle, récit ; elle est aussi l'auteure de textes de chansons, de billets d'humeurs et de contributions diverses insérés dans des revues, magazines et journaux du Pays basque, notamment dans la revue littéraire *Maiatz* (qu'elle a cofondée en 1981 avec Lucien Etxezaharreta) et dans le quotidien *Berria*. En 2002, le prix Euskadi décerné par la Communauté Autonome d'Euskadi consacre le récit *%100 Basque* (Borda, 2001b), signe d'une certaine reconnaissance sociale du travail littéraire d'Itxaro Borda.

Disons rapidement que le style de cette dernière se caractérise de manière extrêmement originale par une très grande maîtrise des différents dialectes basques, d'où dans les textes un foisonnement lexical impressionnant et une grande richesse syntaxique. En profondeur, l'œuvre d'Itxaro Borda est innervée par un pluriculturalisme et un plurilinguisme assumés, tout à fait atypiques dans le champ littéraire basque. Ainsi, dès les titres et à l'intérieur de ses ouvrages en basque, Itxaro Borda insère très souvent des expressions ou des phrases en français, en anglais, en espagnol ou en allemand ; elle a également publié des récits uniquement en français : nous pouvons citer notamment *Manex, berger des étoiles* (Borda,

⁸ « [...] euskaraz idazten duten iparraldeko autore zenbaitek ez dute nahi itzuliak izan, ezinezkoa zaielako beraien lana, euskaraz asmatua, historian zehar zapaltzaile eta kolonialista joera ukan duen frantsesez irakurriko delako ideia bera [...] beharbada gazteleraizko itzulpena begi hobezkoz ikusiko lukete, hizkuntza horrekiko lotura ez delako hemendik kontsideratu eta hain konfliktiboa ».

⁹ « Ez dugu frantsesarekiko harreman berdina alaina mugaren bi aldeotako euskaldunek. Hegoaldekoentzat frantsesa libertatearen eta pentsamenduaren mintzaira distiratsua da eta iparraldekoentzat ihardoki ezin gabe haur hotzean pairatu umiliatze baten zigilua ».

2004) et *Placerville* (Borda, 2005). Itxaro Borda est aussi traductrice : après la traduction du français au basque d'un ouvrage de Marc Légasse sous le titre *Infante batendako pabana* (Légasse, 1987), elle a par exemple récemment traduit du basque au français les chapitres sur Juan Maria Lekuona, Bitoriano Gandiaga, Gabriel Aresti, Xabier Lete et Bernardo Atxaga dans l'anthologie quadrilingue *Ahotsa, hitzak, hizkuntzak (Voix, mots, langues)* publiée par *Euskaltzaindia*, l'Académie de la Langue Basque (Euskaltzaindia, 2010) ; par ailleurs, elle a traduit de l'allemand au basque *Le Cercle de craie caucasien* de Bertolt Brecht : *Kaukasiar kreazko borobila* (Brecht, 2006) ; ou encore, du français au basque, des poèmes de Mahmoud Darwich (traductions parues dans le numéro 48 de la revue *Maiatz*). Enfin, et c'est ce qui nous intéressera ici, il faut souligner qu'Itxaro Borda s'exerce depuis quelques années à l'autotraduction du basque au français, tant en poésie que dans les genres romanesque et narratif. Citons un recueil de nouvelles policières mettant en scène la détective Amaia Ezpeldoi intitulé *Entre les loups cruels* (Borda, 2001a), le récit *%100 Basque* (publié d'abord en basque chez Susa, en 2001, puis en français en 2003), et trois livres de poèmes : *Ogella line* (Borda, 2009), qui a donné lieu à la publication d'un CD, *Ogella line* (Borda, 2011) ; *Hautsak errautsak bezain* (Borda, 2002) ; *Gu(haur) arrotz(ak)-À n(o)us-mêmes étrange(r)s*, livre avec CD écrit en collaboration avec David De Souza et produit avec Les Productions de l'Orchestre Maigre en 2013. Ajoutons qu'aucun ouvrage en basque d'Itxaro Borda n'a été traduit en français par un autre traducteur qu'elle-même – alors qu'elle le souhaiterait pour ses romans¹⁰. Deux ont été traduits en espagnol : *Urtemuga lehoraren kronika* (Borda, 1989a), traduit sous le titre *Allegro ma non troppo* par Bego Montorio (Borda, 1989b), et *%100 Basque*, traduit également par Bego Montorio en 2012. Par ailleurs, Itxaro Borda est à présent reconnue en dehors du Pays basque, puisqu'elle a par exemple récemment été invitée à résidence pendant deux mois à Wiesbaden, de septembre à octobre 2011, et qu'elle a animé une table ronde, « Il Testo Infinito », au dernier salon du livre de Modène, en Italie, en février 2014.

De manière paradoxale, au vu du nombre de publications d'Itxaro Borda et de la reconnaissance de son statut d'écrivaine en dehors du Pays basque, la production de cette auteure n'a rien d'« emblématique » par rapport à l'ensemble de la littérature basque, en particulier d'*Iparralde*¹¹. D'emblée, cette écriture se place en situation-limite, en situation de marginalité : marginalité dans la mesure où la langue d'écriture d'Itxaro Borda propose un modèle de basque unifié différent de la langue standardisée que met en place depuis quarante ans l'Académie de la Langue Basque (*Euskaltzaindia*) ; marginalité d'Itxaro Borda elle-même par rapport aux autres écrivains en langue basque : femme et habitante du Pays basque de France, elle revendique son emploi à la Poste comme un travail alimentaire qui la maintient au contact du réel et se situe en périphérie des cercles littéraires académiques qui vivent en cercle clos, où dominant les hommes, les universitaires et les écrivains du Pays basque d'Espagne ; marginalité des prises de position de l'auteure par rapport au conformisme propre à la collectivité basque : elle fustige l'étroitesse, la pauvreté et l'uniformisation de la culture basque telle qu'elle est promue par les militants idéologiques *abertzale* et par les acteurs de la vie culturelle basque ; marginalité de la voix poétique, toujours en recherche d'identité, dans ses livres de poèmes ; enfin, marginalité des personnages narratifs et romanesques d'Itxaro Borda, en perpétuelle recherche identitaire (identité nationale, linguistique, politique, sociale et sexuelle), rejetant les valeurs traditionnelles de famille et de travail, refusant de choisir un camp idéologique (politique, économique, religieux), et toujours situés dans un entre-deux (ils sont bilingues, se sentent appartenir à deux cultures, sont bisexuels, par exemple) ; marginalité enfin au sein de la littérature en basque d'*Iparralde*, car elle est la seule à s'autotraduire en français. C'est d'ailleurs dans la mesure où cette singularité constitue la

¹⁰ Entretien avec l'auteure (avril 2014).

¹¹ C'est ce que suggère pourtant l'introduction éditoriale du livre poétique *Ogella line* (Borda, 2009).

cristallisation de toutes les autres formes de marginalités évoquées que nous nous y intéressons ici.

C'est en effet à partir du moment où Itxaro Borda a décidé de s'autotraduire en français que son travail littéraire est parvenu à sa pleine maturité, gagnant en cohérence et en profondeur de vue. Revenant sur l'évolution de son œuvre au cours d'une communication déjà citée donnée dans le cadre de l'Université d'été du Pays basque/*Udako Euskal Unibertsitatea*, le 7 juillet 2013, Itxaro Borda avoue que, jusqu'au début des années 2000, elle adhérait à l'esprit général des écrivains en langue basque d'*Iparralde* : elle se refusait en particulier à toute traduction en français, considérant comme ses pairs cette dernière langue comme un instrument d'humiliation sociale imposé par une culture asservissante, pourtant honteusement intégré par une large partie de la population basque. Cette prise de position trouvait ses racines dans l'enfance de l'auteure : ne sachant parler que basque avant d'aller à l'école, elle subit l'enseignement du français selon des méthodes moralement violentes, refoula plusieurs années sa langue maternelle afin de répondre aux injonctions de ses professeurs, avant de se la réapproprier par un effort d'apprentissage.

Je suis une écrivaine qui faillit perdre sa langue maternelle. Jusqu'à l'anniversaire de mes six ans nous parlions en basque à la maison. Dès l'entrée à l'école française commença le lavage de cerveau linguistique. À douze printemps, je ne faisais plus que comprendre mes parents, ma famille et mes voisins. C'est dans ce français appris de force ex nihilo que j'écrivis mes premiers poèmes. Et s'il n'y avait pas eu le fort lien à la culture basque du frère de ma mère qui vivait quelque part à Paris, je ne serais probablement jamais revenue au basque. [...] Je me réappropriai le basque avec les pauvres moyens de cette époque-là, un peu sauvagement et avec un travail insatiable sans logique. Cette caractéristique de self made basque est à la racine des nombreux barbarismes et erreurs de mon style. [...] Déjà à mon époque les enseignants avaient abandonné les sanctions physiques, mais le mépris et le rabaissement moraux étaient forts. C'était une situation de guerre coloniale et très violente à faire subir à des enfants de six ou sept ans. (Borda, 2013)¹²

La reprise en main de la langue basque s'accompagna bien plus tard, pour Itxaro Borda, d'un engagement militant, notamment dans le milieu scolaire immersif (système des *ikastola* géré par l'association Seaska).

Cependant, au début des années 2000, Itxaro Borda vécut une véritable crise existentielle : elle se détacha peu à peu des idées *abertzale*, se montra de plus en plus dure et désespérée face à ce qu'elle appelle l'esprit « totalitaire » des milieux militants¹³ – désespoir qui donna lieu au récit *%100 Basque* –, et finit par être renvoyée de Seaska dont elle était la présidente : c'est alors la pratique de l'autotraduction qui lui ouvrit de nouvelles perspectives et la conduisit vers une certaine libération, qu'elle appelle elle-même « *coming out* »¹⁴, voire une certaine plénitude.

¹² « Bere ama-hizkuntza galtzear egon den idazlea naiz. Sei urteak ospatu nitueneraino euskaraz ari ginen etxean. Frantses eskolan sartu orduko hasi zen buruaren garbiketa linguistikoa. Hamabi bedatsetan ulertzen baino ez nituen gurasoak, sendikoak eta auzoak. Hutsetik eta bortitz ikasten genuen frantsesez izkiriatu nituen nire lehen olerkiak. Eta nonbait, Parisen bizi zen amaren anaiaren euskal kulturarekiko lotura indartsua izan ez baldin bazen, ez nintzen sekula menturaz euskaralat itzuliko. [...] Garai hartako baliabide apurrekin euskara berreskuratu nuen, piska bat salbaiki eta logikarik gabeko langintza falangatsuz. Nire idatz moldearen akats eta arrozkeria ugariak zituzten irakasleek baina apaleste eta gutxieste moralak azkarrak ziren. Gerra egoera koloniala zen eta seipazazpi urteko haurrei jasanarazteko egiazki biolentoa ».

¹³ Entretien avec l'auteure (avril 2014).

¹⁴ Ibid.

L'autotraduction : réponse à une crise existentielle individuelle et collective

Voici le récit que fait Itxaro Borda de la manière dont la crise existentielle qu'elle traversa au début des années 2000 la mena, grâce à l'autotraduction, à une réappropriation pacifiée de la langue française, et à l'acceptation du bilinguisme qui l'habite :

À l'aube du troisième millénaire, je commençai à accepter de traduire en français certains de mes écrits, en particulier des poèmes. Je prétextai un travail intermédiaire permettant de passer à d'autres langues, mais je dois avouer que ce fut le résultat d'une violente crise politico-culturelle intérieure. J'en étais arrivée à croire que je n'étais pas capable d'écrire en français [...] Sans doute était-il idéologiquement mal vu pour nous, enfants de ploucs et bascophones naturels, de parler et de publier des textes en français dans le monde basque ! Je ressens à présent cet interdit subliminal du français qui constituait une partie intime de ma/notre culture comme une mutilation et un long reniement. Par la suite, quand je me mis à traduire, je réappris à écrire en français, je me réappropriai les mots, sentant en plus que je me réappropriais mon être. (Borda, 2013b)¹⁵

C'est donc bien un nouveau sens existentiel qui se révéla à l'auteure. Ce travail d'autotraduction lui permit de creuser en elle, d'effectuer un travail d'« archéologie » intérieure : « Je me suis sentie comme une archéologue » (Urkiza, 2006 : 312)¹⁶. Itxaro Borda réinvestit ainsi de manière concrète une métaphore chère aux écrivains modernes et contemporains, celle de la fouille. Elle découvrit alors en elle, non pas, comme Mallarmé, le « Néant », le « Rien » et le « vide »¹⁷, ou, comme Rimbaud, la révélation que ses illuminations littéraires « n'existent pas »¹⁸, ou encore, comme Jean Tortel, des représentations « que l'on n'a jamais vues »¹⁹, mais au contraire la plénitude d'une richesse enfouie qui valait la peine d'être amenée au grand jour. D'abord, ce travail de fouille permit à Itxaro Borda d'adopter un recul critique qu'elle n'avait jamais eu sur sa propre écriture, et ainsi, en décortiquant sa façon d'écrire, de mieux se connaître elle-même.

En traduisant, deux choses se révélèrent clairement à moi. D'abord, à quel point mon style était hypnotique et intuitif lorsque j'écrivais en basque. Je mettais beaucoup de

¹⁵ « Hirugarren milurtearen atarian hasi nintzen nire idatzi zenbait, bereziki olerkiak, frantsesera itzultzea onartzen. Beste hizkuntza batzuetara pasatzeko zubi-lanaren aitzakiaz eta barne-krisia politiko-kulturala bortitz baten emaitza zela aitortzekoa dut. Frantsesez idazteko gai ez nintzela sinestera heldua nintzen [...] Ideologikoki agian gaizki ikusia zen guretzat, laborari petzero haur eta euskaradun naturalontzat, frantsesez mintzo eta testu ekoizten agertzea euskal munduan! Nire/gure kulturaren parterik intimoena osatzen zuen frantsesarekiko debeku subliminal hori orain mutilazio eta ukazio luze baten pare izan zela senditzen dut. Orduetik hara, itzultzen ari nintzen bitartean, frantsesez idazten ikasten nuen berriz, hitzak berreskuratzen nituen, nire izaera berreskuratzen nuela iruditzen zitzaidala gainera ».

¹⁶ « Arkeologo baten antzera sentitu naiz ».

¹⁷ Rappelons le célèbre passage de la lettre du 28 avril 1866 de Mallarmé à Henri Cazalis : « Malheureusement, en creusant le vers à ce point, j'ai rencontré deux abîmes qui me désespèrent. L'un est le Néant, auquel je suis arrivé sans connaître le Bouddhisme, et je suis encore trop désolé pour pouvoir croire même à ma poésie et me remettre au travail, que cette pensée écrasante m'a fait abandonner. Oui, *je le sais*, nous ne sommes que de vaines formes de la matière, – mais bien sublimes pour avoir inventé Dieu et notre âme. Si sublimes, mon ami ! que je veux me donner le spectacle de la matière, ayant conscience d'elle, et, cependant, s'élançant forcenément dans le Rêve qu'elle sait n'être pas, chantant l'Âme et toutes les divines impressions pareilles qui se sont amassées en nous depuis les premiers âges, et proclamant, devant le Rien qui est la vérité, ces glorieux mensonges ! Tel est le plan de mon volume Lyrique, et tel sera peut-être son titre, La Gloire du Mensonge, ou le Glorieux Mensonge. Je chanterai en désespéré ! / Si je vis assez longtemps ! Car l'autre vide que j'ai trouvé, est celui de ma poitrine. Je ne vais vraiment pas bien, et ne puis respirer longtemps ni avec la volupté du bien-être » (Mallarmé, 1998 : 696).

¹⁸ « Barbare », in *Illuminations* (Rimbaud, 1998 : 131).

¹⁹ Le livre poétique clé de Jean Tortel, *Les Villes Ouvertes* (Tortel, 1965), s'ouvre sur cette citation de Georg Christoph Lichtenberg : « On se représente des villes que l'on n'a jamais vues ».

temps à passer en un français compréhensible le contenu de la syntaxe condensée en basque. Il me semblait que j'avancerais dans la peau de l'archéologue se déplaçant doucement et en faisant de micro-pas, heureuse de trouver des solutions de traduction au millimètre, toujours à réfléchir, le texte me secouant la tête toute la journée après avoir transféré des mots ! Je ne déconnectais jamais. Ce fut une expérience laborieuse, elle dura des mois et elle n'acceptait pas d'autre occupation à côté. Les mécanismes de mon écriture se révélèrent à moi, mes casse-têtes littéraires, les mots chouchous que j'utilisais le plus, mes obsessions linguistiques, l'ironie incontrôlable de ma syntaxe. (Borda, 2013b)²⁰

Itxaro Borda prit ensuite conscience du multilinguisme et de la culture plurielle qui l'habite, du fait que ces caractéristiques donnent toute sa valeur à sa personnalité et un sens à son existence. Elle se mit même à l'étude d'autres langues, afin de pouvoir jouer avec elles et de trouver ainsi des réponses à ses questions existentielles.

Il est clair que la traduction est un sentier permettant la connaissance de soi-même. Surtout pour observer les manières d'écrire aveugles de l'auteur. Elle vaut également pour apprendre que la diversité linguistique est à la source de notre culture (minorisée). Je fais la liste pour mon simple plaisir : le basque est ma langue maternelle, le français est la langue d'abord imposée et plus tard acceptée, l'espagnol et l'anglais me sont des langues agréables, j'ai appris volontairement le grec, le catalan et l'allemand. Je construis un nouveau Babel en moi et grâce à ce métissage, à travers des aller-retour insaisissables, je peux réinventer ma langue maternelle. Ma façon d'écrire, en conséquence, en est influencée, dans la mesure où la traduction m'a offert la possibilité de répondre à quelques-unes de mes questions. (ibid.)²¹

Elle décida donc de renoncer à un monolinguisme artificiel imposé par une idéologie sociopolitique aliénante, eut la révélation, à travers la réception bienveillante de sa version en français de *%100 Basque*, qu'elle était bien une écrivaine de première catégorie, et se lança avec enthousiasme dans diverses aventures de traductions/d'autotraductions, d'écriture à plusieurs voix, d'écriture directement dans la langue anciennement « ennemie ». Meilleure connaissance d'elle-même, reconnaissance de la culture plurielle au fondement de la culture basque, curiosité envers d'autres idiomes, schizophrénie jubilatoire de faire dialoguer les langues – « En effet, il y a quelque chose de schizophrénique dans cette posture insupportable »²² (Borda, 2013b) –, réappropriation et réinvention de sa langue maternelle, réponses à ses questions existentielles : telles sont donc quelques conséquences pour Itxaro Borda de son acceptation de sa personnalité plurielle. Il en existe également une autre, non négligeable : l'ouverture à la diversité du monde et à la rencontre humaine et concrète de l'autre, hors des préjugés idéologiques. Finalement, ce qu'éprouve Itxaro Borda dans son

²⁰ « Itzultzen ari nintzanean bi gauza argiki jazari zitzaizkidan. Lehenik euskaraz idazten nuenean zein neurritaraino hipnotikoa eta intuitiboa zen nire idazkera. Luze zitzaidan euskarazko perpaus trinkoaren mamia frantses ulergarri batean pausatzea. Xeheki eta mikro urratsak eginez aitzin zihoan arkeologoaren laruan nenbilala nabaritzen nuen, itzulpen aterabideak milimetroan aurkitzean pozik, hausnarrean beti, hitzak aldatzen lanetik landa, testuak egun osoan burua inarosten zidala! Ez nuen nehoiz dekonektatzen. Esperientzia nekea zen, hilabeteak iraun zuen eta saihetsean beste zereginik ez zuen onartzen. Nire idazkeraren mekanismoak azaleratu zitzaizkidan, nire tramankulu literarioak, nire hitz erabilienak eta kuttunenak, nire obesio linguistikoak, kontrolatu ez nezakeen nire perpausaren ironia ».

²¹ « Garbi dago itzulpena norberaren ezagutzeko xendra dela. Idazle baliabideitsuak ikusteko bereziki. Balio du halaber ikasteko hizkuntza aniztasuna dagoela gure kultura (minorizatu) oinarrian. Zerrenda egiten dut plazer hutsarengatik: euskara dut ama-hizkuntza, frantsesa hasieran inposatu eta beranduago onartu hizkuntza, atsegin hizkuntza gisa datozkit gaztelera eta ingelesa, nahitara ikasiak ditut greziarra, katalanera eta alemanera. Babel berria eraikitzen dut nire baitan eta nahasketa horri esker, joan-etorri uherrari batez, ama-hizkuntza berrasmatu dezaket. Idazteko era ere itxuraldatzen doakit, itzulpenak nire galdera zenbaiti erantzuteko ahala oparitu didalakoan ».

²² « Eskizofrenia zerbait bada alabaina postura jasan ezin horretan ».

expérience de la traduction est bien tout le bienfait moral et toute la richesse existentielle que procure une disposition pacifiée d'accueil à l'autre.

Lorsque l'autotraducteur transfère ses écrits dans une autre langue, il doit être dans une relation pacifiée avec cette langue. C'est mon cas. Pour beaucoup, le français est longtemps resté la langue du système politico-culturel qui méprisait des générations de citoyens, y compris la mienne, la langue des sanctions, des humiliations dès l'enfance. À cause de ce mépris, nous nous sentions méprisables, linguistiquement dominés, économiquement et socialement, dans la mesure où, par exemple, au moment de nous exprimer en public, nous sentions une sueur froide couler du front, par peur de ne pas pouvoir prononcer une simple phrase équilibrée et grammaticalement correcte. Nous nous déchirions nous-mêmes, bien sûr, la peur décuplant le manque d'assurance qui était en nous depuis tout petits. (ibid.)²³

Le fait de donner accès à la littérature en basque aux non-bascophones par l'autotraduction n'est donc pas à considérer chez Itxaro Borda comme un calcul commercial. Certes, le lectorat de l'écrivaine s'est considérablement élargi depuis qu'elle s'exerce à l'autotraduction, et ses éditeurs lui en sont reconnaissants. La version française de *%100 Basque* est épuisée depuis longtemps (il en avait été tiré 1 500 exemplaires), et de manière générale les ouvrages bilingues de l'auteure donnent une visibilité internationale inespérée au petit éditeur bayonnais Maiatz. Mais, au-delà de ces aspects commerciaux, et loin de toute idée de prostitution de la culture basque ou de soumission à un état de fait souvent qualifié de postcolonial – critiques communes dans la société basque devant certains événements festifs estivaux purement folkloriques –, il s'agit plus en profondeur chez Itxaro Borda d'une démarche de dépassement des idéologies militantes et d'ouverture à l'autre, ancien « ennemi », qui s'avère finalement l'autre universel.

La traduction est une voie vers l'autre, qui pourrait être et que l'on pourrait appeler ennemi. L'enfer c'est l'autre disait le philosophe existentialiste français Jean-Paul Sartre. En pratiquant la traduction, toute personne fait la paix avec cet ennemi qui lui ressemble. (ibid.)²⁴

Une fois avoir reconnu que la langue française en elle-même ne porte pas la responsabilité sociale et politique de ceux qui l'ont instrumentalisée dans un but de domination, Itxaro Borda peut faire la paix avec elle et entrer dans ce que Roland Pécout appelle « un *espace de partage* » (Agresti, 2000 : 30) avec les non-bascophones. L'autotraduction s'avère alors, pour Itxaro Borda, une pratique qui éprouve la possibilité du côtoiement pacifique des langues et des cultures, par-delà le narcissisme des idéologies politisées, et qui permet de partager son humanité universalisable en une expérience inédite de l'altérité et du métissage. Il s'agit là, en fin de compte, selon l'auteure, d'une disposition d'esprit d'autant plus partageable que dans le monde globalisé actuel, la plupart des individus sont polyglottes et vivent dans l'interculturalité.

²³ « Norberak bere idatziak beste hizkuntza batera itzultzeko orduan hizkuntza harekiko harremana baketzekoa du. Nire kasua da. Frantsesa luzaz geratu zen askorentzat, herritar belaunaldiak, nirea barne, apaletsi zituen egitura politiko-kulturalaren mintzaira, gatziguena, umiliatzeena, haurtzarotik alabaina. Apalestearen erruz apalak senditzen ginen, linguistikoki dominatuak, ekonomikoki eta sozialki, publikoan hitzegitear geundela demagun izerdi hotza kopetan behera lerratzen nabaritzen genuen beldur ginelako ez genekikeela perpaus orekatu eta gramatikalki zuzen soil bat harilkatzen. Traukatzen ginen noski, izuak areagotzen zuelako txikitatik geneukan barneko segurtasun eza ».

²⁴ « Itzulpena, etsaia izan eta deitu daitekeen bestearen ganako bidea da. *L'enfer c'est l'autre* zioen Jean-Paul Sartre frantses filosofo esistentzialistak. Itzulpena praktikatu, edonor, bera bezalakoa den etsai horrekin baketzen da ».

La fécondité de cet état d'esprit valorisant l'exercice de la traduction est d'ailleurs telle, que cette dernière pourrait permettre de renouveler, selon Itxaro Borda, non seulement la langue, mais la littérature basque elle-même. C'est en tout cas grâce à ce travail de transfert de textes d'autrui – pratique que l'écrivaine exerça dès sa jeunesse, en traduisant d'abord les grands poèmes classiques qu'elle étudiait en classe, et même *Le Discours de la méthode* de Descartes – qu'Itxaro Borda a trouvé assez de confiance en elle pour développer dans ses textes des sujets jusque-là tabous dans la littérature basque (l'homosexualité, la critique des doctrines *abertzale*, la liberté littéraire de créer des néologismes, notamment), cette liberté de ton faisant toute la valeur de cette oeuvre, que d'aucuns jugent provocante – ton qui serait tout à fait admis en français. À partir de ce constat, Itxaro Borda pratique l'autotraduction comme support préparatoire à ses textes définitifs²⁵ : comme l'écrivaine n'a pas de premier lecteur, cet exercice lui permet de juger de la qualité de ses écrits en basque, en particulier lorsqu'ils évoquent des sujets nouveaux au vu de la tradition littéraire basque. Si ces textes en basque, aux thématiques et tonalités inédites dans la littérature basque, sonnent bien en version française, en résonnance avec une littérature plus éprouvée, ils sonneront bien aussi en basque, et seront d'autant plus à même de renouveler la littérature basque.

De manière significative, Itxaro Borda est d'ailleurs la seule auteure d'*Iparralde* – et un des très rares auteurs basques à l'échelle de tout le Pays basque – à proposer des récits prônant le dialogue avec ceux que les discours politiques présentent encore souvent comme les « ennemis », prônant l'autocritique constructive des mouvements militants violents ou pacifiques. Elle met en scène, par exemple, dans *Hiruko* (« Triptyque ») (Borda, 2003), un membre de l'organisation armée *Iparretarrak* qui finit par constater qu'il a raté sa vie à cause de son engagement, ou en montrant que les « ennemis » sont des êtres humains dignes du respect le plus élémentaire, voire d'amour, comme dans *Boga-Boga* (Borda, 2012b), à travers une commissaire de police à l'image positive, qui devient la maîtresse de la détective basque protagoniste enquêtant sur le passé de quelques membres d'*Iparretarrak*. Ce que démontre finalement le travail d'Itxaro Borda est qu'il est temps de distinguer le patrimoine linguistique et culturel en tant que tel de son instrumentalisation idéologique ou politique. On peut alors qualifier l'entreprise de cette écrivaine d'entreprise de résistance répondant à l'injonction kafkaïenne « *Toi aussi, tu as des armes* » (Kafka, 1954 : 565), dans la mesure où elle s'oppose aux idéologies d'inspiration romantique des années 60 et 70 imprégnant encore le monde basque militant, et oeuvre en faveur de l'autocritique, de l'ouverture.

La langue est une résistance, un rempart permettant de survivre, un combat sans fin avec la parole, au fond une poésie de la pensée, que la traduction, considérée comme une malédiction, fait danser. (Borda, 2013b)²⁶

Dépassant la vision que la majorité des écrivains d'*Iparralde* ont de la langue et de la culture basques, qui perpétuent inconsciemment, par une certaine discrimination linguistico-culturelle l'idée que les Basques ne sont pas inscrits dans l'Histoire, que leur langue et leur culture appartiennent à l'intemporel, à l'apolitique (Pierre, 2010), Itxaro Borda nous apparaît comme une écrivaine d'avant-garde, participant par son travail littéraire, à partir de toute une philosophie tirée de sa pratique de l'autotraduction, à la construction de la paix sociale, cette paix sociale à laquelle nombre de Basques aspirent et que les mouvements citoyens déjà évoqués tentent de mettre en place. Faisant « faire l'amour aux langues » qui l'habitent²⁷, elle montre que la paix, qui passe par un travail de mémoire visant la vérité mais aussi par la reconnaissance de la culture plurielle, se construira dans la société basque par l'acceptation du

²⁵ Entretien avec l'auteure (avril 2014).

²⁶ « Hizkuntza erresistentzia bat da, irauteko harresia bat, elearekiko etengabeko borroka bat, pentsamenduaren poetika bat funtsean, madarikatze baten maneran hartzen den itzulpenak dantzan abiarazten duena ».

²⁷ Entretien avec l'auteure (avril 2014).

multilinguisme, permettant ainsi l'épanouissement des individus encore trop prisonniers de leurs idéologies politisées, et paradoxalement trop aveugles sur la richesse de leur identité profonde.

À vrai dire, cette expérience à la fois existentielle et littéraire que vit Itxaro Borda par l'expérience de l'autotraduction est un réinvestissement de celle que plusieurs écrivains contemporains ont déjà éprouvée, dans des contextes différents. C'est notamment le cas de Philippe Jaccottet, poète et traducteur né en 1925, qui conçoit toute sa poétique comme une tension vers la traduction des secrets recélés par la réalité du monde. Cet écrivain ne cesse de se présenter comme un passeur vers les vérités de l'existence, et toute son écriture se présente comme une passerelle ou comme une course de relais invitant le lecteur à palper à son tour le cœur des choses, en se détournant, ne serait-ce que le temps de la lecture, des folles virtualités et des illusions de connaissance dans lesquelles l'enferment les systèmes économiques, sociaux et politiques actuels. À l'issue d'un parcours de vie tout à fait différent de celui de Philippe Jaccottet, Itxaro Borda découvre à son tour, au plus profond d'elle-même, que toute littérature est avant tout traduction (« Toute la littérature est une traduction, y compris celle créée dans la langue d'origine »²⁸, Borda, 2013b) ; se révèle ainsi à elle la valeur existentielle, sociale et cognitive de la traduction et de l'autotraduction, sortes de ponts permettant une meilleure compréhension de la réalité, l'accès à un véritable savoir, et finalement d'authentiques relations, des rapports justes (aux deux sens chers à Philippe Jaccottet de justesse et de justice) avec autrui, avec le monde, aussi bien qu'avec soi-même, au sein d'un univers marqué du sceau du divers.

Traduire et s'autotraduire : tisser du lien au sein du divers, jeter des ponts entre soi et le monde, soi et les autres, soi et soi. Car, bien entendu, ce qui est intéressant dans la traduction n'est pas le résultat final du transfert du texte d'une langue à l'autre, mais le processus lui-même, dans la mesure où c'est bien par la dynamique de ce dernier que se révèle le surplus de sens du texte initial, valable pour comprendre les autres, le monde et soi-même – il n'est que de lire la riche production littéraire de Philippe Jaccottet issue de son expérience de traducteur de plus de trente ans de l'œuvre de Robert Musil. Itxaro Borda ne signifie pas autre chose lorsqu'elle utilise la métaphore du retour vers Ithaque pour parler de son expérience de traductrice et d'autotraductrice : il s'agit bien, paradoxalement, du passage par un certain exil, par une désappropriation de soi, par la perception de sa propre étrangeté – ce sentiment étant décuplé parfois par l'exil géographique, comme ce fut le cas pour l'écrivaine qui demeura contre son gré six ans à Paris –, afin de mieux se retrouver soi-même, en un authentique refuge²⁹.

Donc, lorsque nous parlons de traduction, nous parlons des langues, de la langue-source et de la langue-cible que nous atteignons après un voyage. Souvent, comme en se rendant à Ithaque, le but n'a pas grand intérêt, mais bien les doutes réjouissants ou douloureux, les ratés, les choix qu'il aura fallu faire tout au long du voyage entre plusieurs possibilités, et surtout la sensation qui nous rend humbles de toujours trahir le texte. [...] En conséquence, la traduction est à la fois un refuge et à la fois un territoire ouvert à tous les vents, lorsqu'elle nous fait goûter au destin de l'exode. À la fois fermeture et ouverture, dans la nécessité d'une mise en contraste, qui se complètent. (ibid.)³⁰

²⁸ « Literatura guztia itzulpena da, jatorrizko mintzairan asmatua barne ».

²⁹ Nous renvoyons ici à l'herméneutique de la distance que propose Paul Ricoeur dans *Essais d'herméneutique* (Ricoeur, 1969).

³⁰ « Itzulpenaz hitz egiten dugunean beraz hizkuntzetaz mintzo gara, abia-hizkuntzaz eta bidaiaren ondorioz iristen dugun muga-hizkuntzaz. Askotan Itakara joatean bezala ez du helburuak munta handirik baizik eta ibilaldian zehar gozatu edo pairatu dudamudek, hutsuneek, ahalmen anitzen artean egin behar aukeraketek eta

Usant d'une plume décomplexée, Itxaro Borda n'hésite alors pas à expliquer que le multilinguisme qui habite les Basques est une bénédiction. L'écrivaine soutient par conséquent que les bascophones doivent reconnaître sans honte le fait qu'ils sont des traducteurs-nés, et souhaite qu'ils deviennent attentifs à la valeur existentielle et sociale de cette qualité, qu'il faut considérer comme un moteur d'ouverture et de modernité, comme une posture d'accueil bienveillant à autrui.

Je dois souligner qu'en plus, ceux qui écrivons et lisons en basque évoluons dans une situation particulière. Sauf exception, bien sûr. Notre activité intellectuelle principale est l'exercice cérébral de la traduction incessante. (ibid.)³¹

C'est ainsi que, poussant au plus loin les exercices de la traduction et de l'autotraduction, les bascophones pourront dépasser les représentations sociopolitiques que véhiculent les langues de leur territoire, et participer à la construction d'une société pacifiée, fière de son plurilinguisme et de sa pluriculture.

Ce ne sont pas les langues qui deviennent folles, méchantes, corrompues, ni les nôtres, ni celles des autres, mais bien leurs utilisateurs, les décideurs politiques qui s'expriment dans ces langues, les enseignants ignorants qui font subir les pires humiliations aux gosses. De ce fait, nous devons accepter notre être polyglotte dès que la paix est signée, car ce n'est pas une maladie grave, mais une énorme richesse qui nous mène à construire des ponts. On croit toujours que le monolingue est enraciné dans sa terre, dans son histoire, dans sa psychée, et que le multilingue perd une certaine proximité intime avec ces trois éléments. Mais, comme le penseur Georges Steiner en fit la liste, les plus grands créateurs du XX^{ème} siècle ont été des polyglottes, ainsi que des exilés, par exemple Beckett, Joyce, Borges ou Nabokov. Ils jouèrent avec les langues, sautant du reniement à l'acceptation, prenant pour principe la revendication d'Oscar Wilde : je ne me sens pas d'une seule langue. (ibid.)³²

Conclusion

Finalement, la pratique de la traduction et de l'autotraduction s'est avérée pour Itxaro Borda ce qu'elle appelle « une expérience totale » (*ibid.*), donnant un sens plein et jubilatoire à son existence. Au fondement du renouveau de toute littérature, la traduction et l'autotraduction permettent à l'individu, d'après les dires d'Itxaro Borda, de « réinventer les langues » (*ibid.*), et donc de réinventer des rapports pacifiés jusque-là inouïs avec le monde, les autres et soi-même.

oroiz gainetik umil sentiarazten gaituen oinarritzko idatzia beti trahitzearen sensazioak. [...] Itzulpena ondorioz geriza da eta haize orotara zabaldu eremua aldi berean, exodioaren destinua dastatzea dagokigunean. Itxitasuna eta irekitasuna batera, kontrastean jazarri beharrean, elkarren osagarri dabilzala ».

³¹ « Euskaraz idazten eta irakurtzen dugunok gainera egoera berezi batean jarduten dugula azpimarratzekoa dut. Salbuespenak salbu noski. Itzulpen etengabeko buru-ariketa da gure ekintza intelektualik nagusia ».

³² « Ez dira hizkuntzak erotzen, gaiztotzen, zabartzen, ez gureak, ez besterenak, erabiltzaileak, hizkuntza horietan mintzo diren erabakitzaile politikoak, mukizuei ahalkerik larriena jasan arazten dieten irakasle ezjakinak baino. Halaz bakea izenpetu bezain laster gure izaera poliglota onartzekoa dugu, ez eritasun dorpearen gisa, baizik eta nolabait zubigintzara garamatzen aberastasun erraldoia delako. Ustea dago beti monohiztuna bere lurrean, bere historian, bere psikean oinarrituagoa dela eta aniztunak galtzen duela hurbiltasun intimo zer bait hiru elementu entzutesu horiekiko. Baina, Georges Steiner pentsalariak zerrendatzen duenez, XX. mendeko sortzaile handienak poliglota izan dira, bai eta exiliatuak, hala nola Beckett, Joyce, Borges edo Nabokov. Hizkuntzekin jolastu ziren, ukamentik onarpenera jauzi eginez, Oskar Wildek aldarrikatzen zuena ardatz: *ez naiz hizkuntza batekoa senditzen* ».

[...] dans notre cas la traduction serait une sorte de psychothérapie pour fixer un terrain de paix avec le français. De même, au-delà du rempart idéologique du monde basque, je n'ai pas avec l'espagnol le lien conflictuel de certains habitants du Sud. Lorsque je parle en espagnol, je n'ai pas l'impression de trahir la cause». ³³ (*ibid.*).

Politiquement incorrecte, jugée par d'aucuns comme provocante, voire ennemie de « la cause », écartée (car jugée trop difficile) ou boycottée (au nom des idées *abertzale*) par certains enseignants de langue et littérature basques, Itxaro Borda nous apparaît pourtant, à l'évidence, comme une écrivaine de première catégorie, apportant un nouveau souffle – salvateur – à la littérature en basque d'*Iparralde*, et ouvrant la voie aux jeunes écrivains qui souhaitent à leur tour construire une langue, une culture et une société basques renouvelées, aux principes politiques désidéologisés, reconnaissant avec bienveillance comme part de leur richesse linguistique et culturelle la présence des langues et cultures majoritaires voisines.

Bibliographie

Ouvrages et communication cités d'Itxaro Borda

- BORDA I., 1989a, *Urtemuga lehorraren kronika*, Maiatz, Bayonne.
 BORDA I., 1989b, *Allegro ma non troppo* (traduction de *Urtemuga lehorraren kronika* par Bego Montorio, Hiru, Fontarrabie).
 BORDA I., 2001a, *Entre les loups cruels*, Maiatz, « Elebi », Bayonne.
 BORDA I., 2001b, *%100 Basque*, Susa, Zarautz.
 BORDA I., 2002, *Hautsak errautsak bezain*, Maiatz, Bayonne.
 BORDA I., 2003, *100 % Basque*, Quai Rouge, Bayonne.
 BORDA I., 2003, *Hiruko*, Alberdania, Irun.
 BORDA I., 2004, *Manex, berger des étoiles*, éditions du Quai Rouge, Bilbao.
 BORDA I., 2005, *Placerville*, éditions de l'Atelier In8, Serres-Morlaàs.
 BORDA I., 2009, *Ogella line*, La Malle d'Aurore, « Papiers déchirés de René Trusses », Tarbes.
 BORDA I., 2011, *Ogella line* [CD], Les Productions de l'Orchestre Maigre, Moustey.
 BORDA I., 2012a, *100 % Basque*, traduit par Bego Montorio, Meettok, Saint-Sébastien.
 BORDA I., 2012b, *Boga-Boga*, Susa, Zarautz.
 BORDA I. et De Souza David, 2013a, *Gu(haur) arrotz(ak)-À n(o)us-mêmes étrange(r)s*, livre avec CD, Le Castor Astral et Les Productions de l'Orchestre Maigre, Bordeaux.
 BORDA I., 2013b, « Etxetik etxera itzuliz », communication donnée au sein de l'Université d'Été du Pays basque/Udako Euskal Unibertsitatea le 13 juillet à Bayonne, texte encore inédit.

Bibliographie

- AGRESTI G., 2000, « Autotraduccion : necessitat o exigència ? », *Oc*, 57, novembre 2000, pp. 27-35.
 APALATEGI U., 2013, « Euskal subjektuaren bilakaera erromaneskoa : desberdintze estrategiaren eta homologazio nahiaren arteko negoziaketa literario-ideologikoak » [article en ligne], 452 F. *Literaturaren teoria eta literatura konparatua aldizkaria*, 9, pp. 73-74 [Date de consultation : 27/04/2014], < http://www.452f.com/pdf/numero09/09_452f-mono-ur-apalategi-orgnl.pdf>.

³³ « [...] gure kasuan itzulpena psikoterapia modu bat liteke frantsesarekin bake-eremu baten finkatzeko. Halaber, euskaldungoaren harresi ideologikoa gainditu eta, gaztelerarekin hegoaldeko zenbait kideek duten lotura pataskatsurik ez dut. Gazteleraz hitzegitean ez daukat kausa trahitzen dudalako irudipenik ».

- ATUTXA I., 2012, *Kanonaren gaineko nazioaz*, Utriusque Vasconiae, « Kritika literarioa », Saint-Sébastien.
- BIDEGAIN E., 2007, *Iparretarrak (IK)*, *Histoire d'une organisation politique armée*, Gatuzain, Larresore.
- BRECHT B., 2006, *Kaukasiar krezko borobila*, Artezblai, Bilbao.
- COYOS J.-B., 2005, « L'enseignement suffit-il à « sauver » une langue menacée ? L'exemple du Pays basque », *Lapurdum*, 10, version en ligne consultable à l'adresse suivante : <http://lapurdum.revues.org/40#text> [dernière consultation : 27/04/2014].
- EUSKALTZAINDIA (Académie de la langue basque), 2010, *Ahotsa, hitzak, hizkuntzak (Voix, mots, langues)*, Bilbao.
- KAFKA F., 1954, *Journal*, Grasset, Paris.
- LÉGASSE M., 1987, *Infante batendako pabana*, traduction d'Itxaro Borda, Txertoa, Saint-Sébastien.
- MALLARMÉ S., 1998, *Œuvres Complètes*, I, édition de Bertrand Marchal, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris.
- MASSIAS J.-P., 2011, *Faire la paix au Pays basque*, Elkar, Saint Sébastien.
- PIERRE T., 2010, *Controverses institutionnelles en Pays basque de France, Usages politiques et déconstructions des préjugés socioculturels*, L'Harmattan, « Anthropologie du Monde Occidental », Paris.
- RICOEUR P., 1969, *Essais d'herméneutique*, Seuil, Paris.
- RIMBAUD A., 1998, *Une Saison en Enfer, Illuminations et autres textes (1873-1875)*, Le livre de poche, « Classiques de Poche », Paris.
- ROYÈRE J., 1931, *Mallarmé*, précédé d'une lettre sur Mallarmé de Paul Valéry, Albert Messein, « La Phalange », Paris.
- TORTEL J., 1965, *Les Villes Ouvertes*, Gallimard, Paris.
- URIBE K., 2008, *Bilbao-New York-Bilbao*, Elkar, Saint-Sébastien ; 2012, Gallimard, « Du monde entier », Paris, pour la version française.
- URKIZA A., 2006, *Zortzi unibertso, zortzi idazle*, Alberdania, Irun.
- Cinquième enquête sociolinguistique, Gouvernement basque / Office Public de la Langue Basque, 2011. Consultable sur le site de l'Office Public de la Langue Basque www.mintzaira.fr

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Stéphanie Galligani, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédacteur en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffelec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Michel Beniamino, Philippe Blanchet, Fabrice Corrons, Solange Hibbs, Jean Le Dû, Foued Laroussi, Fabienne, Leconte, Gudrun Ledegen, Marinette Matthey, Marie-Louise Moreau, Francesc Parcerisas, Ramon Pinyol, Mercè Pujol, Edmond Raillard, Didier de Robillard, Richard Sabria, Cécile Van den Avenne, Alain Viaut, Marie-Jeanne Verny, Marie-Claire Zimmermann.

Laboratoire Dysola – Université de Rouen
<http://glottopol.univ-rouen.fr>

ISSN : 1769-7425